

ÉTONNANT *iss!mes*

Zweig

A close-up photograph of a map of North America. A yellow pushpin is pinned to a white, torn-edged card that has the word 'AMERIGO' written on it in bold, black, hand-drawn letters. The map shows the United States and parts of Canada and Mexico. The word 'AMERIGO' is positioned over the central United States. The background is a dark blue gradient.

AMERIGO

Flammarion

AMERIGO

Zweig

Si Christophe Colomb a découvert l'Amérique, pourquoi s'est-on inspiré du prénom d'Amerigo Vespucci pour baptiser cette partie du monde? Comment a-t-on pu attribuer au modeste marchand florentin les mérites d'un autre? Quelle est la part de responsabilité de Vespucci dans cette erreur?

Pour élucider cette énigme, Stefan Zweig entreprend dans ce récit une **enquête palpitante**. Avec le même art consommé du **suspens** qui caractérise ses nouvelles, il transporte le lecteur de la brillante Florence des Médicis à la péninsule Ibérique des conquistadors et au **Nouveau Monde, objet de tous les fantasmes**.



LYCÉE

ÉTONNANT *iss!mes*

ZWEIG

Amerigo
Récit d'une erreur historique

Traduction, présentation et notes
par ÉLISABETH LANDES

Flammarion

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHRN000346.N001
Dépôt légal : juin 2013

© Éditions Flammarion, 2013
« Étonnantissimes », une série de la collection
« Étonnants Classiques »
ISBN : 978-2-0812-8973-4

Stefan Zweig et le « parrain de l'Amérique »

Pourquoi l'Amérique doit-elle
son nom à Amerigo Vespucci ?

Si les Vikings ont abordé le continent américain bien avant lui, c'est indéniablement Christophe Colomb qui a ouvert à l'ouest la route d'un « Nouveau Monde ». Pourquoi donc a-t-on baptisé celui-ci du prénom d'Amerigo Vespucci ? « Nul autre que l'Amiral [Colomb] n'a touché le premier le continent, en 1498 [...], au cours de son deuxième voyage », « ce pays devrait se nommer “Colombie” » ; « Vespucci est un imposteur » qui s'est vanté d'avoir découvert le nouveau continent ! Voici comment Stefan Zweig rapporte l'indignation de l'évêque Las Casas, quand il a vent de la chose au début du XVI^e siècle.

Las Casas est bien placé pour savoir quand Colomb a touché le continent américain : son père était du voyage ! Et sa parole fait foi. Épris de justice, l'homme défendra les habitants du Nouveau Monde et plaidera leur cause à Valladolid en 1550, dans un débat resté célèbre¹...

1. Voir *La Controverse de Valladolid*, de Jean-Claude Carrière (publiée dans la collection « Étonnants Classiques », Flammarion, 2006).

Mais l'affaire n'est pas si simple : Amerigo Vespucci n'a pas un profil d'escroc. Humaniste, passionné de sciences, loyal et plutôt modeste : on le voit mal intriguer basement pour léguer à tout prix son nom au continent américain. Qu'en est-il exactement ? C'est tout le propos d'*Amerigo*, le récit de Stefan Zweig.

Amerigo

Après s'être penché une première fois sur un grand découvreur avec son *Magellan* publié en 1938, Stefan Zweig entreprend en 1941 la réhabilitation de ce « parrain de l'Amérique » qui est devenu Vespucci.

Si *Amerigo* captive son lecteur, le mérite en revient d'abord au suspens qui sous-tend l'œuvre. L'auteur s'engage à résoudre une énigme qui occupa les savants de tous bords pendant quatre siècles ! En outre, l'époque, tout comme les lieux convoqués, sollicite l'imagination : en ce temps des Découvertes, le monde s'agrandit fabuleusement pour l'Occident en se libérant de son carcan théologique. Le récit nous transporte de la brillante Florence des Médicis, berceau de la famille Vespucci, à la péninsule Ibérique et aux très exotiques terres d'Amérique. En outre, le personnage d'Amerigo Vespucci lui-même suscite la sympathie du lecteur. Conquistador atypique, ce précurseur de la navigation scientifique est un ethnologue avant la lettre : visiblement peu enclin au prosélytisme, il observe les habitants du Nouveau Monde « sans les porter aux nues ni les blâmer », et la soif de connaissances paraît

heureusement tempérer chez lui les considérations d'ordre économique qui constituèrent le principal mobile des Découvertes.

À la fin des années 1930, Stefan Zweig est l'écrivain de langue allemande le plus connu dans le monde. Or ses livres – en particulier ses nouvelles – sont encore très lus au XXI^e siècle. De toute évidence, les personnages de Zweig continuent de parler aux lecteurs contemporains qui, comme ceux d'hier, se retrouvent dans ses figures complexes, étonnamment modernes. Stefan Zweig fait du rythme de la narration et de la tension dramatique un principe d'écriture : « Seul un livre qui [...] vous entraîne tout d'un trait jusqu'à la dernière page sans vous laisser le temps de respirer donne un plaisir sans mélange¹. »

Amerigo peut se lire comme un salut de Zweig au continent qui vient de l'accueillir : fuyant l'avancée nazie, il a émigré aux États-Unis en juin 1940. Ce petit essai est aussi une tentative désespérée de faire diversion à la crise identitaire qui le broie. Zweig voit son monde s'effondrer : son œuvre est interdite dans l'espace germanophone et son idéal d'une Europe fraternelle mis à mal par la barbarie nazie. « Il est bon que j'aie choisi ce petit travail (presque scientifique), c'est un bon refuge² », écrit-il à sa

1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*, trad. Serge Niémetz, Belfond, 1993, p. 375.

2. « Brief an Friderike vom 3. März 1941 » (« Lettre à Friderike du 3 mars 1941 »), in Stefan Zweig, *Briefe 1932-1942*, éd. Knut Beck et Jeffrey B. Berlin., Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag, 2005.

première femme Friderike à propos d'*Amerigo* et, plus tard, à Franz et Alma Werfel : « En Amérique, j'ai eu un véritable *break down* [dépression]. La raison profonde en était la perte de tout sentiment identitaire [...]. L'écrivain qui écrit dans une langue interdite dans l'autre pays [est], alternativement, étranger ennemi et citoyen, [...] arraché à tout ce qui était sa patrie – l'Europe et en particulier la France, l'Italie, le monde latin –, errant de lieu en lieu, avec ses valises, sans ses livres [...] ¹. »

Une biographie emblématique de l'histoire du XX^e siècle

Né à Vienne le 28 novembre 1881 dans une famille aisée de la bourgeoisie juive, Stefan Zweig grandit au sein d'un milieu cultivé et cosmopolite. Après s'être beaucoup ennuyé au lycée ², il acquiert avec sa thèse sur Taine le titre de *Doktor* cher à sa famille et, nanti d'une rente confortable, se consacre à l'écriture et aux voyages. Il séjourne en Europe, en Asie, en Amérique, rédigeant critiques de livres et nouvelles. Sous l'influence de Romain Rolland

1. Lettre à Franz et Alma Werfel, Pétrópolis, 20 novembre 1941, *ibid.* Écrivain autrichien expressionniste connu, Franz Werfel était marié à Alma Mahler-Gropius, ex-épouse du compositeur Gustav Mahler puis de Walter Gropius, et figure éminente des milieux intellectuels et artistiques viennois de l'entre-deux-guerres. Werfel, qui était juif, dut émigrer en Amérique, où Alma l'accompagna.

2. Voir Stefan Zweig, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*, éd. cit, p. 47.

– gure internationale du pacisme après la publication de son ouvrage *Au-dessus de la mêlée* en 1915 –, son nationalisme allemand le cède à des convictions pacistes dont il ne se départira plus.

Après la Première Guerre mondiale, il s'exile à Salzbourg, où sa propriété du « Kapuzinerberg¹ » deviendra un haut lieu de la sociabilité intellectuelle et artistique européenne. En 1919, il y épouse sa compagne Friderike von Winternitz. Malgré des accès de dépression récurrents, il écrit beaucoup – avec un succès considérable –, alternant biographies, traductions, poésie, pièces de théâtre, essais et nouvelles.

Stefan Zweig se montre étrangement peu préoccupé par la montée des extrêmes droites, alors même qu'intellectuels juifs et antifascistes désertent dès 1933 une Autriche qui se nazifie. Une perquisition chez lui en février 1933 le décide à gagner Londres, mais c'est seulement en 1937 qu'il prend vraiment la mesure de la menace nazie. Il exhorte alors Freud, le père de la psychanalyse, à quitter Vienne, et adopte lui-même la nationalité anglaise en 1938, après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne national-socialiste.

Zweig émigre en juin 1940 à New York avec sa seconde femme Lotte et s'emploie à faire passer en Amérique les intellectuels menacés. Il jouit d'une extraordinaire

1. Colline surplombant Salzbourg où était située la propriété des Zweig, devenue aujourd'hui le Centre Stefan Zweig, musée et lieu de rencontres littéraires.

notoriété sur le continent américain : ses conférences en Amérique du Sud font salle comble. En septembre 1941, les Zweig, qui ont obtenu un visa de résidence permanente au Brésil, s'installent à Petrópolis, au nord de Rio de Janeiro. Il y écrit sa célèbre nouvelle *Le Joueur d'échecs* et met la dernière main à son autobiographie, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*, avant de se suicider, le 22 février 1942. Il laisse ce message à son pays d'accueil : « Le Brésil, ce merveilleux pays [...], nulle part ailleurs je n'aurais préféré édi er une nouvelle existence. Mais [mes forces] sont épuisées par les longues années de pérégrinations loin de mon lieu d'attache. Aussi, je pense qu'il vaut mieux mettre n à temps, et la tête haute, à une existence où le travail intellectuel a toujours été la joie la plus pure et la liberté le bien suprême de ce monde¹. » Le Brésil lui offrira des funérailles nationales, à la hauteur de son immense popularité.

Amerigo Vespucci était pour Zweig un de ces hommes de progrès qui r ent avancer l'humanité après des décennies d'obscurantisme médiéval. L'époque nazie pendant laquelle il rédige son *Amerigo* est le théâtre de régressions qui n'ont rien à envier à ce Moyen Âge amnésique des acquis de l'Antiquité : « Nous vivons dans une époque comparable à la n de l'Empire romain et nous ne verrons

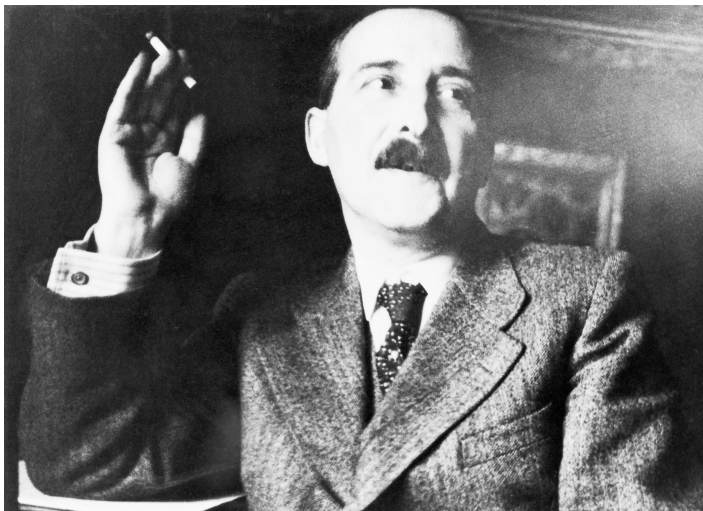
1. La traduction de cette lettre célèbre, adressée aux autorités brésiliennes, est citée dans : *Stefan Zweig*, *Le Magazine littéraire*, coll. « Nouveaux Regards, 2012, p. 209.

pas la Renaissance¹ », déplore-t-il. En effet, Stefan Zweig ne verra pas l'Europe renaître des cendres de la terreur national-socialiste : *Amerigo* paraîtra à titre posthume, en anglais, à New York, en 1942², et en allemand en 1944 – à Stockholm.

1. Correspondance avec Germán Arciniegas, in G. Arciniegas, *Le Chevalier d'Eldorado*, trad. Georges Lomné, Éditions Espaces 34, 1995, p. 264-265. (Germán Arciniegas s'était lié d'amitié avec Stefan Zweig, qui l'avait aidé à se faire éditer à New York en 1939 ; de là vient que leur correspondance figure en annexe à la fin de l'ouvrage.)

2. *Amerigo. A Comedy of Errors in History*, trad. Andrew Saint James, New York, Viking Press, 1942.

© Stefan Zweig Centre Salzburg



Extrait de la publication

Amerigo

Récit d'une erreur historique

culier ou à de quelconques manigances, mais à la coïncidence, à l'erreur, au hasard, au malentendu. La gloire aurait aussi bien pu tomber sur un autre épistolier de son expédition ou sur le pilote du navire voisin. Mais on ne refait pas l'histoire, c'est lui qu'elle a élu, et ses décisions sont irrévocables, si erronées, si injustes soient-elles. Grâce à ces deux mots *Mundus Novus* – apposés à sa lettre par lui-même ou par un éditeur inconnu –, et par ces *Quatre Voyages* – entrepris ou non –, Vespucci a abordé les rivages de l'immortalité. Son nom restera gravé dans le grand livre des gloires humaines, et c'est peut-être le paradoxe suivant qui résume le mieux son apport à l'histoire de la connaissance du monde : Colomb a découvert l'Amérique mais ne l'a pas reconnue et Vespucci, qui ne l'a pas découverte, a reconnu en elle le continent nouveau. C'est bien ce mérite-là qui restera attaché à sa vie et à son nom. Car ce n'est jamais l'acte isolé qui est décisif, mais la conscience qu'on en a et l'effet qu'il produit. Celui qui le rapporte et l'explique est souvent plus important pour la postérité que celui qui l'a accompli, et dans l'imprévisible jeu des forces de l'histoire, une in me impulsion peut avoir des conséquences majeures. Attendre de l'histoire qu'elle soit juste, c'est trop lui demander : souvent, elle confère action d'éclat et immortalité aux hommes simples, aux hommes moyens, tandis qu'elle rejette dans l'anonymat les meilleurs, les plus intrépides et les plus sages.

Il n'empêche : l'Amérique n'a pas à rougir du nom dont on l'a baptisée. C'est celui d'un homme honnête et courageux qui, à l'âge de cinquante ans, se jeta par trois fois dans l'inconnu à bord d'un méchant ra ot sur un océan inexploré, l'un de ces « matelots anonymes » qui, par centaines, risquaient leur vie en courant l'aventure, exposés aux pires dangers. Et peut-être le nom d'un homme ordinaire, issu de la foule anonyme des braves, sied-il mieux à un pays démocratique que celui d'un roi ou d'un conquistador ; en tout cas, il convient mieux que celui d'« Inde occidentale », de « Nouvelle Angleterre », de « Nouvelle Espagne » ou de « Santa Cruz ». Ce n'est pas la volonté humaine qui t passer le nom d'un mortel à la postérité, ce fut le destin, qui a toujours raison, même sous le couvert de la déraison. Devant sa volonté suprême nous ne pouvons que nous incliner. Et aujourd'hui, c'est ce mot-là qui nous vient spontanément à la bouche, le seul concevable, ce mot qu'un hasard aveugle ou malicieux a composé avec allégresse, ce mot sonore et coloré : « Amérique ».